

LE PARCOURS ROCAMBOLESQUE D'UN ENTOMOLOGISTE UNIQUE, RENÉ BÉÏQUE!

Les propos qui suivent sont ceux de René Béïque lui-même. Ils ont été recueillis lors d'une entrevue amicale et détendue, réalisée par Luc Jobin et Gilles Bonneau en février 2000. Des notes avaient été rédigées par Luc Jobin en collaboration avec Simon Béïque (fils de René) et dactylographiées par Andrée Baillargeon. Gilles Bonneau se fait ici le messager de cette vie bien remplie. Pardon René pour ce long retard à te faire rougir!

Le départ dans la vie de René Béïque mérite d'être souligné, il est en relation avec l'île Bizard, ce qui aurait possiblement marqué le personnage! Nous vous invitons à lire le récit d'une vie professionnelle bien remplie et pleine de rebondissements, dont le parcours rend compte de tout un pan de l'histoire de l'entomologie québécoise. G.B.



Gilles Bonneau et René Béïque

© Lina Breton, MRNF

L'enfance

La famille Béïque vient de l'île Bizard, mais mon grand-père avait acheté l'île Béïque, tout près de Vaudreuil. Après quelques hésitations, à cause de la glace l'hiver, du radeau l'été, il s'installa à Ville Lasalle. Mes parents, eux, habitaient sur l'île de Montréal au moment de ma naissance, le 1er février 1924. Mais quelques mois plus tard, ma mère décéda. Mon père vint alors, avec mes deux frères et moi, vivre à Ville Lasalle avec mes grands-parents. Ma famille, du côté des Béïque, était plutôt bourgeoise et j'ai eu bien de la misère à composer avec cette réalité. Heureusement, après le décès de ma mère, j'ai été élevé avec mes frères par une dame Perrault qui travaillait comme domestique chez mes grands-parents. À l'époque, Ville Lasalle était très peu habitée et nous étions comme à la campagne. J'y ai vécu, malgré l'absence de ma mère, une enfance heureuse en compagnie de monsieur et madame Perrault qui, en dépit de leur âge avancé, m'ont élevé comme leur fils.

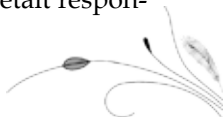
Mon père nous a très peu parlé de notre mère. Tout ce qu'il en disait : « Votre mère avait des yeux merveilleux... ». C'est tout ce que nous savions d'elle car il parlait très peu. Il vivait comme une huître, refermé sur lui-même. Lors des repas, nous étions quatre à table, quatre gars, avec chacun son livre et on ne se parlait pas... La grande culture de mon père venait de ses nombreuses heures de lecture, son passe-temps favori tout au long de sa vie. Il possédait une mémoire plus que remarquable. Il ne s'est jamais remarié et est décédé à 99 ans!

Mon adolescence s'est passée sur l'immense ferme que possédaient mes grands-parents à Ville Lasalle, une ferme maraî-

chère principalement, où travaillaient plus de 18 employés. C'est là que j'ai pris contact avec la nature et tout ce qui m'environnait, des légumes à perte de vue, des arbres, surtout des ormes. Y fourmillait une faune entomologique dont j'ignorais alors l'importance. Des *Tremex*, des parasites avec une grande tarière (*Pelecinus*) qui me faisaient ouvrir bien grand les yeux..., des guêpes noires, jaunes, des araignées tissant leur toile et attrapant des insectes... Voyant mon étonnement devant tout cela et ma curiosité sans cesse grandissante, mon père m'interpella en disant : « Va dans ma bibliothèque, j'ai des volumes écrits par un nommé Fabre... » Ce fut la révélation de ma vie! J'ai lu d'un trait les 10 volumes des *Souvenirs entomologiques* d'Henri Fabre. Par la suite, j'ai un peu imité cet homme en parcourant les champs, les étangs à ramasser tout ce qui grouillait... Je ne connaissais pas les noms des organismes que je récoltais. C'est beaucoup plus tard que le tout s'est mis en place... J'ai commencé à collectionner les insectes à cette époque et lorsque je me suis inscrit en biologie à l'Université de Montréal, à 22 ans, j'avais déjà 15 000 spécimens... Le frère Adrien Robert en était tout ébahi. Avec son aide, j'ai continué par la suite à enrichir ma collection.

Les études universitaires

J'ai d'abord exploré, pendant deux années, la foresterie à l'Université Laval. J'avais un peu découvert ce monde végétal en faisant la drave pour la compagnie Canadian International Paper (CIP) comme emploi d'été. Puis, je me suis inscrit en biologie à l'Université de Montréal. J'y ai fait la rencontre du frère Robert, de l'abbé Fournier qui était directeur du département, de Gustave Chagnon qui était respon-



sable des collections... Le frère Robert enseignait plusieurs matières en biologie, dont l'entomologie. Un certain Fernand Séguin y enseignait la physiologie, il avait à peine 20 ans. Un homme remarquable à tout point de vue; il était alors aux études doctorales. Mais c'est surtout le frère Robert qui m'a servi de guide et de mentor. Après mes premières études en biologie, ce dernier ayant été très impressionné par ma collection d'insectes me proposa de faire une maîtrise avec lui. Comme je possédais beaucoup de punaises (Lygéides) dans ma collection, le frère Robert m'a dit : « Fais donc les punaises! ». Tout cela se déroula très rapidement car j'avais déjà beaucoup de matériel dans ce groupe et le frère Robert était très à l'aise avec les Hémiptères... J'ai donc fait à l'époque la révision des Lygeides du Québec.

Durant les mois d'été, je collectionnais alors à la pépinière de Berthierville avec le frère Robert. C'est là, en sa compagnie, que j'ai le plus appris du côté pratique dans l'art de capturer les insectes. Le frère Robert, à ce chapitre, était sans limite, il connaissait des tas de trucs...

Le gouvernement fédéral y avait une station de recherche et j'y ai fait la connaissance de plusieurs entomologistes devenus plus tard des chercheurs renommés, comme Bill Halliburton, Raymond Finnegan, Lionel Daviault... Ken Stuart était le directeur de cette station. Toutes ces personnes travaillaient sur la maladie hollandaise de l'orme que l'on venait de découvrir dans la vallée du Richelieu durant les étés 1949 et 1950. Plus tard, après avoir été engagé à la fonction publique fédérale, j'ai fait avec eux des traitements préventifs et expérimentaux contre le scolyte de l'orme, *Hylurgopinus rufipes*, et des élevages afin de recueillir les parasites et prédateurs de cet insecte.

La fonction publique fédérale, d'Ottawa à Québec

À l'automne 1950, je suis entré à la fonction publique fédérale, à Ottawa. Monsieur DeGryse était le directeur de la Ferme expérimentale. J'ai travaillé deux années avec Henri Raisen, grand spécialiste reconnu dans l'élevage des insectes. Encore là, j'ai beaucoup appris et ce travail passionnant me confirmait davantage dans mon cheminement en entomologie, je n'avais plus de doutes! C'est aussi à cette époque que j'ai donné ma collection d'insectes à la Collection nationale de la Ferme expérimentale d'Agriculture Canada, à Ottawa, où elle se trouve actuellement.

Pendant ce temps, à Québec, Lionel Daviault commençait à recruter un groupe de chercheurs canadiens-français pour le Laboratoire de biologie forestière que le ministère de l'Agriculture du Canada lui avait demandé de mettre sur pied. Un petit noyau de chercheurs, René Pomerleau, Gérard Paquet, René Martineau, un certain Monsieur Briand (il s'occupait des insectes des bateaux...), travaillait déjà à Québec pour le gouvernement provincial au 53, Grande Allée, où était alors située l'organisation du relevé annuel des insectes. En juin 1952, Lionel Daviault, vint me chercher à mon tour pour que

je me joigne à cette équipe. Ce fut l'époque de « la grande déchirure fédérale-provinciale » en présence de deux fortes personnalités. D'une part, Gérard Paquet désirait conserver le tout sous le contrôle du gouvernement provincial. D'autre part, Lionel Daviault était mandaté par le gouvernement fédéral pour établir le Laboratoire de recherche forestière à Québec. Toute l'équipe (sauf Gérard Paquet) s'est finalement associée en 1952 à Lionel Daviault et s'est installée dans des locaux étroits prêtés par l'Université Laval au troisième étage de la Faculté de foresterie et de géodésie.

C'est dans ce contexte de chicane que je suis arrivé à Québec... à titre de taxonomiste! Comme il n'y avait pas de collection, je me suis retrouvé sous la gouverne du directeur Daviault, avec des budgets restreints, en charge de tous les achats pour le laboratoire : camions, autos, mobilier et matériel de bureau (crayons, effaces, papiers), etc. Quel cauchemar! Moi qui n'avait aucune aptitude, ni habileté comme gestionnaire, me voilà obligé de faire la comptabilité des crayons et du papier... J'ai vécu avec un sentiment de rage indescriptible pendant plusieurs mois... Et un conflit de personnalité avec M. Daviault a engendré des discordes sur une base presque quotidienne...

Quelques années plus tard, vers 1954, de nouveaux locaux, quoique temporaires, furent construits (bureaux, insectarium, petits laboratoires, salles d'élevage et serres). Nous les occuperons jusqu'à la construction, en 1960, d'un bâtiment plus vaste qui deviendra le Centre de recherches forestières des Laurentides¹ (CRFL), situé sur l'actuel boulevard Robert-Bourassa.

Des travaux d'envergure avec le diprion de Swaine

Entre temps, on m'envoya faire un stage au Centre de recherche des Grands-Lacs. Après quelques mois passés au laboratoire de Sault-Sainte-Marie où j'ai encore beaucoup appris sur l'élevage des insectes, me voilà, en 1956, à Clova en Abitibi avec un grand nombre des chercheurs du Laboratoire de Québec. Nous travaillions sur un projet entomologique d'envergure; le diprion de Swaine, *Neodiprion swainei*, ravageait une grande partie des pins gris des Hautes-Laurentides et causait des pertes de bois considérables. Le travail était dispersé sur un large territoire avec l'installation de laboratoires au lac Édouard (Howard Tripp), au lac Normand (Jack McLeod, Paul Benoît, Frank McLeod (travaillant sur les petits mammifères)) et un laboratoire central à Clova, sous la direction de Lesley Lyons. Louis O'Neil et Luc Jobin y ont travaillé comme étudiants. Ce dernier laboratoire était situé en pleine forêt avec très peu de moyens de communication sauf le chemin de fer. C'est un secteur que j'avais connu lorsque, comme étudiant, j'avais fait la drave pour la CIP! Ce furent des années passionnantes au point de vue de la recherche en écologie (parasites, prédateurs) de ce ravageur du pin gris.

1. Le Centre de recherches forestières des Laurentides a changé de nom en 1985 pour devenir l'actuel Centre de foresterie des Laurentides (CFL).

VISAGE D'UN RETRAITÉ

Le CRFL a récolté une solide crédibilité nationale avec tout ce qui a été publié sur le sujet dans les revues spécialisées en entomologie.

Pendant cette période, le recrutement de chercheurs s'est accentué grandement. Comme le nombre de canadiens-français disponibles était plutôt négligeable et que la plupart était en formation, plusieurs anglophones ont été engagés : Howard Tripp, Jack McLeod, Frank McLeod, Lesley Lyons, Daniel (Dan) Gagnon (travaillait en aménagement forestier). Un peu plus tard, sont arrivés Del Braken, Paul Benoît, Paul Bouchard, Robert Blais, spécialiste reconnu de la tordeuse des bourgeons de l'épinette (venant du Centre de foresterie des Grands-Lacs, Sault-Sainte-Marie), Louis O'Neil, Jean-Guy Pilon...

La recherche au CRFL

En 1960, ce fut l'ouverture officielle du Centre de recherche. Heureusement, j'étais déjà engagé dans la recherche sur la tordeuse européenne des pousses du pin², *Rhyacionia buoliana*. Comme mes publications scientifiques se retrouvaient toujours sous la pile du bureau du directeur à cause de mes nombreux démêlés avec lui, ma motivation vers la recherche s'est alors atténuée considérablement et j'en ai souffert pendant longtemps... Le résultat négatif le plus révoltant de cette situation, c'est que ma famille se trouvait ainsi privée de mes augmentations de salaire qui étaient toujours jaugées par le nombre de publications qui voyaient le jour.

Par la suite, un certain nombre de chercheurs du CRFL se sont mis à récolter, à la demande de Lionel Daviault, la faune entomologique présente sur plusieurs essences feuillues dispersées sur tout le territoire forestier du Québec. J'avais été mandaté pour m'occuper des genres *Populus* et *Salix*. J'ai commencé par faire un travail d'envergure sur la mouche à scie du peuplier³, *Trichiocampus viminalis*. Le directeur Daviault voulait que j'écrive un article en anglais sur mes résultats dans la revue *The Canadian Entomologist*. Je savais, par mes lectures, que l'abbé Léon Provancher avait déjà publié en français dans cette revue scientifique qui, à l'époque, faisait autorité dans le domaine entomologique. J'ai refusé obstinément de publier en anglais et, volontairement, M. Daviault a retardé la soumission de ma publication durant un an et demi. J'ai finalement été le premier entomologiste canadien-français, après Léon Provancher, à publier en français dans cette revue prestigieuse!

Au laboratoire, Mme Thérèse Arcand était devenue mon assistante dans le dépouillement de ce matériel considérable. Parmi mes nombreux échantillonnages sur le peuplier, j'ai fait, avec son aide inestimable, la découverte d'une espèce de mineuse, *Phytomyza populicola*, principalement sur *Populus nigra*, nouvellement arrivée en Amérique du Nord et venant d'Europe. Après la confirmation de l'espèce par des spécia-



René Béique sur le terrain

listes de la Collection nationale à Ottawa, on me donna toute la latitude pour échantillonner à fond cette nouvelle espèce. J'ai immédiatement fait équipe avec Paul Bouchard qui avait beaucoup de facilités avec les statistiques. Nous nous sommes entendus comme deux « larrons en foire »! Cette étude s'est étendue sur presque quatre années et nous avons fait des observations passionnantes concernant les prédateurs et parasites de cette espèce. Nous avons observé jusqu'à trois niveaux de parasitisme et nous avons confirmé également l'existence de deux générations au cours de la même saison de croissance, contrairement à son développement en Europe. Cette étude a longtemps servi de modèle à toute une génération d'ingénieurs forestiers à la Faculté de foresterie où le professeur Aurèle Richard enseignait les statistiques.

L'aventure se poursuit au Musée du Québec

Malgré un travail passionnant, je cherchais constamment une occasion de sortir de cette ambiance de confrontation avec le directeur Daviault... J'ai eu cette chance inouïe le jour où j'ai appris que M. Comeau, directeur des collections au Musée du Québec⁴ (situé sur les Plaines d'Abraham), affaibli et malade, devait quitter son poste. Cette rumeur était parvenue à mes oreilles par l'intermédiaire d'un bon copain, Pierre Masson, botaniste, qui s'occupait d'y entretenir l'herbier provincial. Je me suis présenté au concours et, après une entrevue avec le directeur du Musée, M. Morissette, me voilà en poste à l'automne 1963. À l'époque, en plus des œuvres d'art, le Musée abritait des collections de sciences naturelles, l'abbé V.A. Huard y a joué un rôle important comme conservateur. On y trouvait des collections d'insectes, des animaux naturalisés, de magnifiques collections d'oiseaux naturalisés ainsi que des collections de monnaies... Mon bureau était adjacent à un tricératops, un dinosaure reptile fossile à tête munie de trois cornes... Très impressionnant comme voisin!

La célèbre collection d'insectes de l'abbé Léon Provancher se trouvait là, au Musée. Mais tant que M. Comeau n'eut pas quitté définitivement son poste, trois mois après mon engagement, je n'ai pas eu le droit de la voir! Après son départ, j'ai pu constater que cette précieuse collection était ravagée

4. Aujourd'hui, Musée national des beaux-arts du Québec.

2. Perce-pousse européen du pin.

3. Tenthrede chevelue du peuplier.

par les dermestes. Il a fallu de multiples démarches administratives, notamment auprès de M. Guy Frégault, alors sous-ministre aux Affaires culturelles, avant que l'on décide d'intervenir et de procéder à sa fumigation. La collection a été sauvée *in extremis* mais plusieurs spécimens ont été perdus à jamais. Jean-Paul Laplante travaillait au Musée, un homme affable, d'une grande discrétion et d'une compétence rare en taxonomie des insectes. J'aurais voulu le garder avec moi, mais il a préféré se joindre à l'équipe de Lionel Daviault au CRFL.

Peu de temps après mon engagement au Musée, nous avons vécu, et dans ce « nous », j'inclus toute la population québécoise, des jours tristes et presque impensables aujourd'hui... Toutes les collections scientifiques ont été démantelées sous l'ordre du ministre des Affaires culturelles de l'époque, M. George-Émile Lapalme. Ce ministère venait d'être créé. Employant un ton solennel et suffisant, le ministre décréta : « Les bibittes, ça ne fait pas partie de la culture, dehors! ». Ce sont ses propres mots qui résonnent encore à mes oreilles... Son successeur aux Affaires culturelles, M. Jean-Noël Tremblay, pourtant homme d'une grande culture, avait la même opinion sur les « bibitologues » et les collections scientifiques. Il a terminé le travail amorcé par son prédécesseur : « Dehors! ».

Il s'ensuivit un cauchemar épouvantable qui se poursuit encore de nos jours. Il a fallu trouver de toute urgence des locaux adéquats afin de reloger tout ce matériel d'une portée inestimable. Les collections d'animaux naturalisés ont été prises en charge par Roland Dumais, zoologiste au Jardin zoologique de Québec. Pierre Masson et moi nous sommes occupés respectivement de l'herbier et des collections d'insectes et d'oiseaux.

Une anecdote qui vous donnera l'ampleur de ce désastre se doit d'être racontée. Lorsque le moment fut venu de transporter mon fameux « voisin », le tricératops, neuf hommes se sont évertués à le déménager et, catastrophe, ils l'ont échappé dans le grand escalier central... Fracassé, désarticulé, en morceaux! Quelle vision d'horreur!

Nous avons fait nous-mêmes des boîtes pendant six mois pour aboutir finalement dans des locaux prêtés par l'Université Laval au Département de biologie. Entre temps, la communauté scientifique d'alors s'est mobilisée afin de créer un véritable musée des sciences naturelles au Québec. Des démarches de toute nature et des représentations ont été faites aux autorités responsables du gouvernement provincial. Mais plus de 40 ans plus tard, encore rien de tel ne figure dans les projets gouvernementaux...

Un séjour à l'Université Laval

Mes premières années au Département de biologie ont été consacrées à la récolte de spécimens d'insectes partout au Québec. Nous avions un petit budget pour ce faire, je partais avec mon collègue Pierre Masson qui récoltait les végétaux.

Nous avons parcouru tout le Québec du nord au sud et d'est en ouest. J'ai eu la permission d'engager des étudiants l'été afin de nous aider au cours de ces mois intensifs de récolte. Après, nous mettions le tout en collection. J'ai compris très rapidement qu'il valait mieux engager des étudiantes, car leur travail m'apparaissait plus soigné et plus minutieux. Par la suite, je n'ai jamais dérogé à cette règle, j'ai toujours engagé dix filles pour deux gars..., ce qui m'a valu une réputation, méritée ou pas, « d'homme à femmes »! Lors de mon séjour à l'Université, j'ai agi aussi comme appariteur au Département de biologie pour les laboratoires en entomologie avec Lucien Huot, alors directeur du département. Monsieur Huot étant un physiologiste de formation, il m'a demandé de rédiger un cours d'entomologie qui a servi par la suite à la formation des étudiants en biologie. J'y ai consacré beaucoup d'heures.

Voyant mon grand intérêt pour les insectes, M. Huot m'a suggéré à plusieurs reprises d'entreprendre des études doctorales sous sa direction. Je n'en voyais pas la nécessité à ce moment-là, mais j'ai fini par accepter. André Francoeur était déjà engagé dans des études graduées avec les fourmis et M. Huot me conseilla de faire équipe avec lui. Ce fut le début d'une belle aventure! Nous avons choisi le genre *Myrmica* et, ensemble, nous avons échantillonné dans presque toute l'Amérique du Nord, et même jusqu'en Europe, principalement en Italie. C'était en 1967, nous avons fait un périple extraordinaire et en avons conservé des souvenirs inoubliables! Au cours des années qui suivirent, j'ai pu faire tous les travaux et les exigences académiques du programme, il ne restait qu'à rédiger ma thèse. En 1971, un autre changement majeur survient dans ma vie professionnelle.

Mon engagement au ministère des Terres et Forêts du Québec⁵

Jusqu'en 1971, j'étais toujours engagé par le Musée du Québec, mais à partir de 1969, les budgets octroyés par le ministère des Affaires culturelles étaient devenus presque inexistantes. Nous étions quasi obligés de mendier pour payer les dépenses d'opération pour le maintien des collections dont j'étais encore le responsable. Gérard Paquet est alors venu me proposer de prendre charge du laboratoire d'entomologie du ministère des Terres et Forêts (MTF) qui s'installait au Complexe scientifique, nouvellement construit à Sainte-Foy. Monsieur Paquet m'a proposé ce poste en me promettant que j'aurais toutes les facilités et le temps nécessaires pour rédiger ma thèse de doctorat. Malheureusement, il n'a pas rempli ses promesses... mes travaux sur les fourmis n'ont jamais vu le jour.

Comme les locaux n'étaient pas fin prêts au complexe scientifique, nous nous sommes installés, à l'été 1971, à la station forestière de Duchesnay. Ce fut un été mémorable... Imaginez, trois étudiants et 42 étudiantes! On m'avait confié la responsabilité de faire le relevé annuel des insectes forestiers

5. Aujourd'hui, ministère des Ressources naturelles et de la Faune.



René Béïque (à l'avant) en compagnie de l'équipe à Duchesnay en 1971

Lors de notre installation au complexe scientifique en 1972, j'ai procédé à l'intégration de trois collections d'insectes jusqu'alors dispersées pour n'en former qu'une seule, la Collection d'insectes du Québec. J'ai regroupé les collections du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation, du ministère des Terres et Forêts et du Musée du Québec (localisée à l'Université Laval). Étant encore responsable de la collection de Léon Provancher, j'ai jugé préférable de la garder en lieu sûr à l'Université Laval. Mon travail pour le MTF au complexe scientifique s'est poursuivi jusqu'en 1978. Étant dans l'impossibilité d'obtenir un congé sans solde afin d'effectuer un travail à l'étranger, j'ai alors remis ma démission. J'avais agi comme conseiller scientifique en Afrique pour le compte de l'ACDI à quelques occasions au cours des années précédentes et cette activité me passionnait.

Et l'Afrique!



René Béïque en Afrique

Mon premier contact avec le continent africain s'est fait en 1972. On m'avait demandé d'aller évaluer sur place, à Maradi au Niger, les coûts de la mise sur pied d'un laboratoire de recherche. Les récoltes de céréales, notamment le mil et le sorgho, étaient ravagées constamment par les insectes et on essayait par tous les moyens de contrer ce fléau et d'aider ainsi les paysans. Mon séjour a duré environ six semaines. J'ai fait un deuxième séjour de trois mois en 1975, en Haute-Volta cette fois, pour une autre étude de faisabilité.

Puis, ce fut la grande aventure de mon retour au Niger de 1978 à 1980. Ensuite, j'ai effectué quelques séjours sporadiques en 1983, 1985 et 1987-88. J'y ai retrouvé un bon copain et compagnon de recherche du CRFL, Paul Bouchard, qui a œuvré aux collections d'insectes à Maradi. Par la suite, Mario Fréchette est venu se joindre à l'équipe afin de compléter les travaux de M. Bouchard. J'ai formé plus de 250 techniciens en agriculture (une soixantaine par année) en leur donnant des cours théoriques et pratiques sur les insectes. J'ai utilisé

le même système mis au point au Québec pour le relevé annuel des insectes forestiers : boîtes de collection, cartes de localisation avec quadrillages, etc. On évaluait ainsi à chaque saison de croissance l'importance des populations d'insectes ravageurs. Par la suite, des mesures étaient prises afin d'en faire la lutte. Je me rendais sur le terrain voir les paysans, leur enseigner comment procéder avec les appareils de pulvérisation. J'ai parcouru ainsi tous les coins reculés du Niger avec toutes les aventures que cela comporte. J'ai rédigé sur place deux ouvrages : l'un était destiné au personnel technique afin de lui apprendre à reconnaître les insectes d'importance économique; l'autre concerne une mission que j'ai effectuée en 1987.

Lorsque je suis revenu du Niger au début de l'année 1981, j'ai été engagé de nouveau pour le Relevé des insectes et des maladies des arbres (RIMA) au MTF. Comme conseiller scientifique, je devais faire, sur le terrain, la formation des techniciens en protection des forêts qui œuvraient chacun respectivement sur 24 territoires forestiers du Québec. Cette belle activité s'est poursuivie jusqu'en 1984, année où je me suis retiré définitivement.



René Béïque entouré de Gilles Bonneau (à gauche) et de Luc Jobin (à droite), lors de sa nomination comme membre honoraire de la SEQ en 1992.

Maintenant je mène une vie paisible, entouré de mes livres et de mes bons amis qui sont nombreux.

.....
Gilles Bonneau a travaillé comme entomologiste au Relevé des insectes et des maladies des arbres (RIMA) du ministère des Ressources naturelles et de la Faune à partir du printemps 1977 jusqu'à sa retraite en 1997.

Luc Jobin a été entomologiste-chercheur au Centre de foresterie des Laurentides de janvier 1972 à mars 1996, année de sa retraite. Entre 1961 et 1971, il avait travaillé au ministère de l'Agriculture du Québec.

Simon Béïque a été technicien en protection des forêts au RIMA.